

UNIVERSITÉ BORDEAUX MONTAIGNE

# Le succès fou de la langue des signes française

Parmi les 28 langues proposées par le département des langues du monde de l'Université Bordeaux Montaigne, la LSF est l'une des plus demandées, après l'anglais, le coréen et le japonais. Les cours sont ouverts à tous, étudiants ou non

Emmanuel Commissaire  
e.commissaire@sudouest.fr

Une heure de conversation parlée, c'est le maximum pour elle. Après, cela devient trop fatigant. Venue sans interprète, Sauvane Grand, qui est équipée d'un implant cochléaire, est capable d'expliquer à l'oral, et dans le détail, en quoi consistent les cours de langue des signes française (LSF) qu'elle donne à l'Université Bordeaux Montaigne. « Mais c'est un effort », dit-elle. « Je suis bilingue », poursuit la jeune femme, façon de faire comprendre que la LSF est une « langue à part entière », d'une richesse et d'une précision à l'égal de n'importe quelle autre, « avec sa grammaire, son vocabulaire propre, ses verbes, ses conjugaisons et sa syntaxe ».

« La langue des signes, c'est facile pour moi, parce que c'est ma langue maternelle »

On oublierait presque qu'elle est sourde, tellement le dialogue fut limpide durant ce face-à-face d'une heure. Il fallait juste prendre soin de bien articuler, mais pas exagérément non plus, au risque d'être

« vexant ». Pouvoir lire sur les lèvres en même temps est indispensable. « La langue des signes, c'est facile pour moi, parce que c'est ma langue maternelle, souligne-t-elle. Mais parler, ce fut très dur, car je n'entends pas tout. Les voyelles et les liaisons, c'est compliqué. Je ne comprends que 30 %. Le reste, je suis obligée de le deviner. Je ne communique par la parole qu'avec ma famille. Sinon, je n'utilise que la langue des signes. »

## Immersion totale

Imaginez maintenant que l'on inverse les rôles. Un implant cochléaire se divise en deux parties, une interne et une externe, maintenues en contact grâce à un aimant. Avant chaque cours, Sauvane Grand coupe la liaison.

Lors de la première leçon, ses élèves et ceux des deux autres enseignants, Frédéric Grivet et Caroline Douste, se retrouvent ainsi privés de tout repère. C'est le silence absolu, pour elle et pour la classe, composée uniquement de personnes entendant. Aucune traduction orale, ni écrite, rien. Les échanges se font exclusivement en LSF. L'immersion totale est la règle durant toute l'année universitaire. Cela exige de la part des étudiants une concentration maximale. À la fin du cours, qui dure une

heure et demie, ce sont eux qui sont fatigués.

Le jour de la rentrée, les trois professeurs avaient rassemblé dans un amphithéâtre du campus de Pessac les débutants et les autres pour une passionnante conférence de « sensibilisation » sur la langue des signes française, son histoire, ses principes de base, plus quelques consignes de bon sens, comme éviter de porter des manches trop longues. Mais les mains ne sont pas les seuls vecteurs de la LSF, laquelle ne se limite pas, loin de là, à ce qu'on appelle la dactylogologie, où chaque lettre de l'alphabet correspond à un signe. Les bras, les poignets, les épaules, c'est tout le corps en fait qui se met en mouvement pour retranscrire « en 3D » mots, phrases et situations dans toute leur complexité.

« Signer », comme parler, recouvre une infinité de nuances, notamment temporelles. Les expressions de visage sont primordiales. « Tout est une question de finesse, leur a expliqué Frédéric Grivet. S'il y a une forte intensité dans ce que vous voulez exprimer, il faut renforcer l'expression faciale. » Caroline Douste donne un exemple : « Ça va ? Là, vous voyez, mes yeux sont interrogatifs. » Dans tous les cas, précise-t-elle, « il faut y mettre de l'entrain ». Lors de cette présen-



**Le premier cours de l'année, avec les trois enseignants de LSF réunis et accompagnés exceptionnellement d'une interprète.** STÉPHANE LARTIGUE / « SO »

tation collégiale, il y avait une interprète. Pour les élèves, c'était donc le moment de poser des questions, car c'est exceptionnel. Ce sera même la seule fois dans l'année.

## Motivations

Benjamin, 35 ans, est au « niveau 3 ». S'il apprend la langue des signes, c'est pour des raisons familiales. « De naissance, ma compagne a une surdité supérieure à 80 %, qui s'aggrave avec le temps », confie cet informaticien. Il donne un aperçu de la gymnastique d'esprit que demande cet apprentissage : « Il faut déconstruire notre manière de structurer les phrases. Ce n'est pas sujet, verbe, complément. En langue

des signes, en général, on commence par décrire le contexte global, ce qu'il y a autour. Par exemple, pour signaler que le chat est sous la table de la cuisine, on va d'abord placer le décor, indiquer que l'on est dans la cuisine, décrire la table, puis spécifier qu'il y a un chat dessous. L'action, contenue dans le verbe, est à la fin de la phrase. »

Alain, 63 ans, a quatre ans de pratique. « J'étais chef de cuisine, explique-t-il. Je m'étais toujours dit qu'une fois à la retraite, je donnerais bénévolement des cours de cuisine à des personnes sourdes. Moi-même, je suis appareillé depuis huit ans. Je ne sais pas si j'y arriverai, car il me faudra aller loin dans la maîtrise de la LSF, mais je persévère. »

Alex, 20 ans, a quelques notions. « Il y a plein de vidéos sur Internet, rapporte cet étudiant en anglais. Je voulais me fami-

liariser avec la culture des personnes sourdes, pouvoir échanger avec elles comme avec tout le monde. Pour l'instant, je connais l'alphabet en entier et je peux me présenter, en donnant mon nom, mon prénom et mon âge. »

« S'il y a une forte intensité dans ce que vous voulez exprimer, il faut renforcer l'expression faciale »

Parmi les inscrits, on trouve aussi une future infirmière, Élodie, 22 ans, ainsi qu'une pharmacienne, Elsa, 34 ans. Leurs motivations se rejoignent. Prendre le temps d'expliquer le pourquoi et le comment d'un médicament, ou simplement rassurer, sont des petits moments d'humanité

qui comptent dans le choix d'un métier.

« En cours, les apprenants se positionnent en arc de cercle afin que l'enseignant puisse les avoir tous dans son champ visuel », précise Vincent Foucaud, l'administrateur provisoire du département des langues du monde de l'Université Bordeaux Montaigne.

Pour cette raison également, leur nombre est limité à 23 par classe contre 40 pour les autres langues. Le succès est tel que des sessions en journée viennent d'ouvrir, alors que toutes ses formations avaient lieu jusqu'à maintenant le soir. Après l'anglais, le coréen et le japonais, la LSF est la quatrième langue la plus demandée. Ils sont 221 à l'étudier cette année.

*Pour les entreprises ou institutions, une autre formule est possible, des cours collectifs à la demande, sur le campus ou dans les locaux des organismes intéressés.*